

L'être humain n'est pas un animal tendre



Yves Michaud

Y a-t-il un sens à parler de ta violence en général? Ne peut-on pas faire que des études de phénomènes particuliers de ta violence?

Dès qu'on rassemble tous les phénomènes de violence sous un même chapitre, on risque d'aboutir à un discours assez indifférencié. Aujourd'hui, on aurait tendance, à l'inverse, à atomiser le problème: on étudie la violence à l'école, le terrorisme, la violence internationale, les conduites à risques. Mais, en compartimentant, on ne prend pas en compte la réalité profondément agressive de l'être humain. Or, la violence doit aussi être appréhendée d'un point de vue anthropologique général reconnaissant non seulement les beaux aspects de l'homme mais aussi ses tendances destructrices. Les approches spécialisées se focalisent sur certains phénomènes et les voient sans proportion. L'étude généraliste de la violence permet de relativiser les choses. Par exemple, en 2000 en France, on avait tendance à se concentrer sur la violence intérieure et l'insécurité, mais la violence internationale la plus traditionnelle était beaucoup plus importante.

La perception de ta violence change et dans le temps et dans l'histoire...

Les sociétés s'intéressent d'abord à leurs problèmes. Il y a des pays où la violence économique, les inégalités ou l'insécurité alimentaire de l'existence sont beaucoup plus importantes que la violence physique. Chaque société a son angle d'attaque et se concentre à tort ou à raison sur certaines formes de violence. Quand on regarde l'histoire française, on s'aperçoit que ce qu'on a considéré comme violent a beaucoup changé au cours des trente ou quarante dernières années. Dans les années 70, la violence, c'est la criminalité et la violence politique, dans les années 80, c'est le grand banditisme de Jacques Mesrine et Jean-Charles Willoquet, ensuite dans les années 90, c'est l'insécurité, surtout dans les banlieues; aujourd'hui on parle beaucoup de la violence à l'école. Cette importance de la sensibilité à la violence montre aussi tes limites des comparaisons. Il y a des situations de violence qui semblent presque normales pour les gens en Irak ou en Afghanistan alors que pour nous elles seraient intolérables. On ne peut donc pas vraiment comparer. En même temps, la violence reste quand même quelque chose qui se compte, qui se mesure. Si donc on laisse de côté l'élément de sensibilité, on peut établir des comparaisons et faire le constat que nous, Européens, vivons aujourd'hui dans des mondes extrêmement tranquilles alors qu'en Afrique ou en Amérique du Sud les conditions d'existence sont beaucoup plus violentes.

Quelles sont les mutations de ta violence tes plus décisives dans nos sociétés occidentales démocratiques?

Les changements considérables sont nombreux. Tout d'abord, il y a l'incroyable perfectionnement des moyens techniques aussi bien pour pratiquer la violence que pour s'en défendre. Deuxième aspect, la dimension communicationnelle de la violence et sa mondialisation médiatique instantanée. Les attentats du 11 septembre 2001 constituent à cet

égard un chef-d'oeuvre de communication terroriste: ils visent des tours symbolisant ta puissance américaine, qui plus est dans la matinée, ce qui leur assure une couverture des médias durant toute ta journée, sans compter l'aspect hollywoodien de la mise en scène. Les sociétés occidentales démocratiques sont aussi tenues de respecter les droits de l'homme, et cela a également une influence sur les modalités de la violence qu'elles peuvent mettre en oeuvre. Même dans les démocraties, il faut bien des techniques d'interrogation et donc on essaie de monter des dispositifs parallèles, détournés, des formes de torture acceptables en empêchant de dormir, en plaçant les détenus dans des positions inconfortables, etc. Ce n'est pas une torture «bouchère», mais une torture assainie, réglementée... Enfin, il y a dans nos sociétés une valorisation forte de la vie et de la sécurité, considérable même par rapport à un passé récent. Quelle que soit l'horreur de la guerre en Irak, les Américains n'y ont pas perdu beaucoup d'hommes, un peu plus de 1000 morts, avec, il est vrai, une quantité appréciable de blessés lourds; ce n'est pas grand-chose par rapport à la guerre du Vietnam par exemple. Les guerriers ne sont du reste plus ce qu'ils étaient par le passé. Les militaires sont maintenant professionnalisés. Or être un professionnel, ce n'est pas mourir pour son travail. Du coup, curieusement, on a affaire à des guerriers, de vrais guerriers bien entraînés, mais qui ne veulent pas mourir et veulent pouvoir atteindre l'âge de ta retraite. Toutes les études sur le métier de soldats soulignent cette mutation.

Vous partez de ta prédominance aujourd'hui d'un sentiment de bienveillance universelle.

L'évolution de nos sociétés, ne serait-ce qu'à travers le perfectionnement des techniques médicales, va dans le sens d'une préservation de la vie. Il serait assez absurde de faire des opérations chirurgicales de douze heures qui coûtent des centaines de milliers de dollars pour sauver quelqu'un ou prolonger de quelques mois son existence, et en même temps d'envoyer allègrement les gens se faire tuer ou en tuer d'autres, au nom des valeurs de patriotisme et de liberté. En même temps, on peut aussi penser, comme Hannah Arendt, qu'il y a des valeurs dans la vie qui justifient le sacrifice de la vie. L'Espagne après les attentats du 11 mars 2004 illustre bien cette contradiction: un pays démocratique obéit aux injonctions des terroristes parce qu'il ne peut pas tolérer 200 morts. C'est la première fois que des élections démocratiques sont décidées par des terroristes, et ce ne sera sans doute pas la dernière. En même temps, on ne peut pas dire que 200 morts, c'est rien.

Nous voulons aujourd'hui des choses contradictoires: le règne de la bienveillance mais aussi bien vivre, aider les pauvres mais sans trop payer d'impôts, pratiquer l'interposition humanitaire mais sans y laisser des plumes. Ce mélange paradoxal est l'indice d'une domestication - toujours imparfaite - de notre nature.

Dans la ligné de Norbert Elias, vous mettez précisément l'accent sur le processus de civilisation, de domestication. Mais la violence réapparaît toujours dans les interstices....

Parce que je crois que, profondément, l'être humain, et on revient à l'anthropologie générale, n'est pas un animal tendre. Tout le processus de civilisation consiste à adoucir sa violence (par la politesse ou l'usage de calmants), à la rediriger (avec les sports et les jeux du stade), à la réprimer (en mettant les assassins en prison) ou à l'utiliser (dans la guerre). Le contrôle social doit s'imposer à la violence. Mais la tâche est infinie. Ce n'est quand même pas la faute de la télévision si les gens aiment regarder des spectacles violents et dédaignent la télévision culturelle que pourtant ils célèbrent. La télévision a souvent bon dos. En revanche, ce que je considère comme grave, c'est qu'une grande partie de la socialisation des enfants passe aujourd'hui par la télévision, les jeux vidéo, et que là on les socialise à la violence. Les conséquences sont réelles. Il faudrait avoir des formules d'éducation différentes.

A plusieurs reprises, vous écrivez que, aujourd'hui, «la violence est partout et nulle part».

A partir du moment où on canalise la violence, où on la traite et retraite, elle se met à circuler. Elle devient polymorphe: à la fois il y en a moins, et en même temps il y a de la violence rentrée un peu partout. C'est une réflexion qui concerne la violence mais aussi les contrôles sociaux.

Nos sociétés sont complexes, nous sommes pris dans des réseaux de contraintes, de règles. Elles sont mal supportées, mais en réalité, compte tenu de l'immense quantité d'interactions, de déplacements, de mélanges culturels, nos sociétés gèrent assez bien les possibilités d'affrontements.

Non seulement ta réalité de ta violence a changé, mais également ta manière de ta théoriser, de l'appréhender...

La théorie politique classique avait l'image d'un homme bon, rationnel, volontaire. Le contrat social excluait ta violence, laquelle était appréhendée comme subversive ou délinquante, et était traitée par la répression. Il y a eu à partir du XIXe siècle une revalorisation de la violence à travers les phénomènes révolutionnaires et on a mis l'accent sur le droit de se révolter. Aujourd'hui, on appréhende la violence de manière systémique: on la voit comme intérieure au système mais elle est gérée, comme on gère les délinquants, les gens un peu excités, les pervers, l'armée, la répression. La violence devient alors assez diffuse; elle est inscrite, admise, mais à demi-mot, dans le système. C'est une appréhension quasi économique de la violence: on proportionne les degrés de gravité, on tolère certaines choses quand on juge que les coûts sociaux sont mineurs.

De manière prospective, comment envisagez-vous l'évolution de ta violence dans nos sociétés?

Selon moi, il y a des facteurs plus importants qui commencent à intervenir et dont l'impact sera immense. Je pense notamment au couplage entre démographie, développement, croissance et destruction de l'environnement. La violence n'aura alors plus à voir avec l'anthropologie humaine mais avec le rapport de l'homme en tant qu'espèce avec son milieu.

Si le développement chinois et indien se poursuit comme il est parti pour le faire, les conditions d'une violence incroyable vont être réunies: il n'y aura plus assez d'énergie, il y aura trop de pollution. Le problème ne sera plus que l'homme est un animal violent, agressif, mais un animal proliférant, qui consomme trop d'énergie, qui détruit et pollue.

Il y a vingt ans, on se demandait si la Terre pourrait nourrir tous les hommes. Aujourd'hui, les questions sont plutôt les suivantes: leur fournira-t-elle assez d'énergie? Jusqu'à quel point sera-t-elle polluée et réchauffée? Quelle guerre se livrera-t-on pour l'eau? Notre réflexion a été jusqu'ici une réflexion interniste sur la violence: la violence dans l'homme et entre les hommes. Elle va devoir prendre en considération la survie de l'espèce et ses contraintes externes de la relation avec le milieu. C'est un changement total de problématique.

Propos recueilli par Catherine HALPERN

Yves Michaud

Professeur de philosophie à l'université de Rouen. Il est notamment l'auteur de « Changements dans la violence, essai sur la bienveillance universelle et la peur », Odile Jacob, 2002,

« De La Violence apprivoisée », Hachette, 1996

« De La Violence », Puf, coll. «Que sais-je?», 1998,.